

Jany Berretti

E. A. POE EN TRADUCTION FRANÇAISE : QUESTIONS MÉTHODOLOGIQUES

EN FACE DES MULTIPLES « histoires de la littérature française » et des innombrables recherches menées pour y contribuer, on est bien obligé de constater la relative pauvreté quantitative dans le domaine de l'étude du texte traduit. Sur les processus de traduction, de nombreux travaux existent déjà. Mais c'est sans doute dans ce domaine de la reconnaissance de l'immense corpus des textes littéraires en traduction (leur prise en compte systématique, la question posée du rôle de leur extranéité) qu'il reste le plus à faire.

Ce colloque se propose de faire apercevoir les grandes lignes d'une sorte de panorama, pour le français, des investigations possibles en ce domaine (il s'agit de recenser les formes qu'elles ont déjà prises, d'imaginer celles qu'elles peuvent prendre) – et peut-être, sur le plan pratique, de jeter de nouvelles bases pour élargir la concertation entre les chercheurs. C'est dans cette perspective de confrontation de corpus et de méthodes que je voudrais essayer de situer l'une des possibilités : l'étude des traductions françaises de l'oeuvre d'un auteur étranger. Je prendrai l'exemple des traductions françaises de l'oeuvre d'Edgar Poe.

Il s'agit donc, par opposition aux études fondées sur des corpus limités dans une plus ou moins étroite durée, d'un choix diachronique dès le découpage. L'exemple d'Edgar Poe d'autre part évoque ce que l'on peut considérer comme une perversion de l'histoire du texte traduit : une étude de réception qui se confond avec l'étude du mythe et qui s'interroge davantage sur l'erreur et la vérité dans la représentation baudelairienne de Poe (et souvent de l'homme plus que du texte) que sur l'histoire des traductions. Sur ce fond se dessineront mieux peut-être les questions qui se posent quant à la démarche, une fois décidé ce type de corpus.

Le lieu commun est en effet l'idée simplificatrice qu'étudier les traductions françaises de Poe, c'est étudier l'oeuvre de Baudelaire traducteur : l'un revient à l'autre. Ainsi l'ouvrage de Léon Lemonnier *Les traducteurs d'Edgar Poe en France de 1845 à 1875 : Charles Baudelaire* (Paris 1928) – ouvrage ancien il est vrai – est un hymne à celui qui fut, il faut le reconnaître, le principal traducteur de Poe pendant la période considérée¹. Plus près de nous, Patrick F. Quinn, dans *The French Face of Poe*², déclare d'entrée de jeu qu'il est inutile de considérer autre chose dans ce domaine que les traductions de Baudelaire.

Un net changement pourtant se dessine, avec les travaux de Claude Richard (en particulier *E. A. Poe journaliste et critique*³) qui démontre que Baudelaire a forgé un Edgar Poe – l'homme et l'oeuvre, et par l'assimilation de l'une à l'autre –, ce mythe incontournable mettant en évidence la résistance, malgré toutes vicissitudes, du concept romantique de « l'inspiration ».

Ces attitudes permettent d'envisager une direction de recherche, car elles mettent en évidence un fait, que l'étude des bibliographies confirme et sur lequel on pourrait s'interroger : la traduction de Baudelaire pour certains contes de Poe⁴ a réussi à confisquer entièrement l'attention des lecteurs français, à représenter pour eux l'oeuvre entière de l'écrivain américain.

Il suffit de consulter les microfiches d'un libraire français pour le vérifier. 1) Il n'existe en français aucune édition des oeuvres complètes de Poe; 2) Plus des trois-quarts des titres placés sous la rubrique-auteur « Edgar Poe » proposent les traductions de Baudelaire; 3) Les poèmes sont représentés par une réédition récente de la traduction de Mallarmé (1982)⁵ et par la traduction « savante » d'Henri Parisot⁶; 4) Les textes théoriques, à part « La genèse d'un poème » de Baudelaire, n'apparaissent pratiquement pas. Il faut consulter le numéro de la revue *L'Herne* consacré en 1974 à Edgar Poe (sous la direction de Claude Richard) pour trouver quelques traductions inédites. « Rationale of Verse » y paraît pour la première fois en français. Une traduction pratiquement complète des *Marginalia* vient seulement de paraître⁷.

Telle est donc la situation. Baudelaire, sur l'ensemble de l'œuvre de Poe, a traduit certains contes (quarante-trois sur soixante-dix au total). Or c'est cette traduction qui, pour les lecteurs français, représente à elle seule toute la production de l'écrivain américain. Pourtant la partie occultée de l'oeuvre commence à se faire connaître, tandis que la critique se renouvelle (avec les récentes publications de W. T. Bandy⁸ et de Claude Richard) et que sont pris en compte des ouvrages plus anciens mais largement ignorés comme celui d'Arthur H. Quinn, *Edgar Allan Poe: A Critical Biography*⁹. Ce déséquilibre de la configuration française de Poe du fait d'une traduction obstructrice, l'ébauche aujourd'hui d'un renouvellement font du corpus choisi le lieu d'une histoire exemplaire quant aux modalités d'insertion du texte traduit – un lieu révélateur, où l'on peut observer comment une traduction parvient à s'imposer, à éclipser les autres, à obnubiler même l'oeuvre dont elle présente une partie, comment cependant souterrainement peut-être existe une rébellion prête à devenir manifeste. Il s'agirait dans le cas de Poe 1) de suivre la naissance du phénomène, la « prise du pouvoir » par la traduction de Baudelaire 2) d'établir jusqu'à aujourd'hui, dans le détail des situations successives, les déplacements du texte et de ses rôles dans la production littéraire française.

L'observation des premières circonstances de l'apparition et de l'installation conquérante de la traduction partielle de Baudelaire montre la situation complexe d'une concurrence sérieuse et tenace pour un texte qui apparemment doit d'abord sa victoire aux préfaces qui l'accompagnèrent.

Avant que Baudelaire ne publie sa première traduction, celle de « Mesmeric Revelation » (« Révélation magnétique »), dans *La Liberté de penser* du 15 juillet 1848, une dizaine de contes avaient déjà paru dans des revues, et d'autres paraîtront ensuite sous la plume d'autres traducteurs qui pour la plupart n'étaient pas des inconnus. En effet si Isabelle Meunier, par qui selon toute vraisemblance Baudelaire découvrit Poe, n'avait guère de renom, il n'en est pas de même pour les autres : Amédée Pichot (qui traduit Poe sous le pseudonyme d'Alphonse Borghers), William L. Hugues (traducteur de Dickens), Léon de Wailly (traducteur du *Monk* de Lewis, de *Tom Jones* de Fielding, traducteur aussi des romans de L. Sterne que l'Opoiaz étudiera à côté des textes de Poe), Emile Forgues (traducteur de *La Case de l'oncle Tom*). Le cas de ce dernier est intéressant. C'est sa traduction qui fit connaître aux Français le nom de Poe, par un scandale auquel se mêla une querelle politique et qui semblait annoncer une histoire parallèle à celle de Loève-Weimars. Dans la *Revue des deux Mondes* du 15 octobre 1846, en outre, Forgues publie un très long article dans lequel il analyse ceux des contes de Poe qu'il connaît. Cet article – remarquable, que la critique aujourd'hui redécouvre avec un étonnement admiratif¹⁰ – nous présente un Poe dont les contes « ont une parenté évidente avec

l'œuvre du savant marquis » : le marquis de Laplace, bien entendu, auteur de l'*Essai Philosophique sur les probabilités*. Forgues démontre par l'analyse précise d'une dizaine de contes que, chez Poe, « poésie, invention, effets de style, enchaînement du drame, tout est subordonné à une bizarre préoccupation (...) qui semble ne connaître qu'une faculté inspiratrice, celle du raisonnement ». Emile Forgues semble ne pas connaître les autres œuvres de Poe, dont il parle comme d'un « feuilletonniste américain ». Il ne paraît pas, en particulier, avoir lu « Philosophy of Composition » (que Baudelaire traduira en 1853). C'est pourtant le Poe mathématicien et virtuose qu'il donne à ses lecteurs. Portrait voué à l'échec.

Dans la chronologie des publications de traductions de Poe dans des revues, on voit en fait le nom de Baudelaire s'imposer au moment où *Le Pays* décide de publier toute une série de traductions, régulièrement, de janvier 1854 à avril 1855, « depuis ce moment de 1854 », écrira Joséphin Péladan en 1889¹¹, « où M. Jules Barbey d'Aurevilly obtenait avec quelques difficultés que Garnier de Cassagnac ouvrît les colonnes du *Pays* aux traductions de Charles Baudelaire ». Ces circonstances seraient à préciser mais il est vraisemblable que la cause était gagnée dès la publication, dans la *Revue de Paris* de mars et avril 1852, du fameux essai de Baudelaire sur Poe : « Edgar Allan Poe, sa vie et ses ouvrages »¹². C'est une version remaniée de cet essai – condensée, dramatisée, orientée avec plus de netteté – qui paraîtra en 1856 en préface aux *Histoires extraordinaires*, morceau de bravoure qui assied le mythe, texte bien plus connu que les « Notes nouvelles » qui introduisent le second tome et qui sont plus complexes. Au moment où Baudelaire écrit son essai de 1852, il connaît de Poe une douzaine de contes et quelques poèmes, rien de plus. Pour tout document sur Poe, il a entre les mains une collection du *Southern Literary Messenger* qui contient des articles nécrologiques et des comptes rendus critiques de l'édition Redfield des Œuvres de Poe (c'est-à-dire l'édition de Rufus Griswold). C'est à cette revue, surtout aux articles de John Daniel, qu'il emprunte ses commentaires sur une oeuvre et un auteur dont il ne sait personnellement à peu près rien. Son essai est un collage de traductions (traductions presque mot à mot, seulement dramatisées)¹³. Or il se trouve que J. Daniel, bien connu en ce temps-là comme un ennemi de plume de Poe, avait recopié dans son article, pour les pages biographiques, la notice nécrologique anonyme que Griswold avait fait paraître à la mort de Poe dans le *Daily Tribute* de New York (9 octobre 1849). Il faut dire que l'article de John Daniel était si chargé de calomnies qu'il suscita de la part des lecteurs de la revue américaine de véhémentes protestations. Au point que le rédacteur en chef du journal fut contraint de présenter des excuses, invoquant pour sa défense le fait que l'article avait été imprimé pendant son absence. Ce qui fait dire plaisamment à C. Richard : « Le portrait de Poe qui fut donné à la France par Baudelaire est dû en dernière analyse au bref congé que prit un journaliste américain »¹⁴. C'est une boutade. Car Baudelaire, lorsqu'il remanie son article pour la préface de 1856, a lu entre temps Edgar Poe, a appris « l'immortelle infâmie ». Il ne connaît pas comme nous aujourd'hui¹⁵ l'ampleur des falsifications du Reverend, il ne sait pas que Griswold, pour son « Memoir » vengeur, voulant faire le portrait psychologique de Poe, avait lui-même recopié textuellement – sans mettre de guillemets – une page d'un roman de Bulwer-Lytton, *The Caxtons* : la page qui décrit le « villain », le méchant. Mais il a lu dans l'édition anglaise des Poèmes l'introduction de John Hannay : « Have they not in America as here a rule at all cemeteries that no dogs are admitted? ». Pourtant, tout en jetant l'anathème contre le pédagogue-vampire, non seulement il garde

dans la seconde version les traits empruntés à Daniel dont il sait maintenant qu'ils étaient pris à Griswold, mais les nouveaux détails, il les demande non à Willis, non à Lowell, non à Hannay mais à Griswold. Et il pimente en inventant génialement l'opiomanie. C. Richard commente : « Les calomnies de Griswold et les insinuations de Daniel furent pour Baudelaire un don providentiel. Elles lui permirent d'ériger en vertu tous les faux vices dont Griswold et Daniel avaient accusé Poe »¹⁶. On comprend bien que la question n'est pas ici les vices de Poe mais une certaine idée de la création littéraire. Plus que la grande qualité de sa traduction des contes, c'est sans doute cette présentation – ce portrait d'un poète – qui a emporté l'adhésion.

Toutefois les trois essais de Baudelaire, même le second, peut-être du fait du collage dont ils résultent (le troisième est un collage de textes critiques et théoriques de Poe lui-même)¹⁷, donnent de l'œuvre de Poe une idée beaucoup plus complexe que le mythe ne le laisserait croire. Comment le second essai a-t-il marqué de ce sceau indélébile les traductions qu'il accompagne, permettant que se réduise à elles, pour la France, l'œuvre de Poe?

Quoiqu'on puisse opposer le sérieux de la traduction elle-même au culte de l'erreur qui paraît dans la principale préface, on perçoit une parfaite unité dans la démarche de Baudelaire. La conception romantique du poète telle que la proclament fantastiquement les passages les plus lyriques (donc les plus frappants) de cette préface se manifeste aussi 1) dans le choix des textes traduits : presque uniquement les contes – si l'on met à part « La genèse d'un poème », qu'il accompagne d'une introduction exorciste – et, parmi les contes, presque aucun des contes comiques et des pastiches les plus évidents, 2) dans sa traduction : elle tend à faire disparaître les nombreuses citations en langue étrangère – souvent en français il est vrai – et les digressions linguistiques, à gommer les répétitions de mots qui marquent les jalons d'une composition très contrôlée.

La traduction de Baudelaire en outre fait partie de ces réalisations qui passent à la postérité comme le résultat d'une rencontre rare et privilégiée : deux écrivains par-delà le temps et les mers unissent leur vision et leur style et ne font qu'un.

Il semble surtout qu'en cette seconde moitié du XIX^e siècle qui prépare « l'exquise crise » théorisée bientôt par Mallarmé, les quelques paragraphes enflammés de Baudelaire puissent connaître un spécial retentissement. Le pélican de la « Nuit de mai », déjà grandement menacé, se redresse. Poe est un poète inspiré, un poète maudit. Son œuvre est son autobiographie. « Une partie de ce qui fait notre jouissance est ce qui l'a tué ». Durant cette période où s'amorcent des bouleversements, en particulier dans le domaine du langage poétique, les textes de Poe sourdement trouvent des lieux qui appellent particulièrement leur rôle, leur secours. C'est ce noeud qu'il faudrait définir d'après les emplois des traductions, les commentaires, les allusions, afin de préciser le lieu d'affrontements conjugués dans lequel ces textes sont actifs, de montrer comment dans le discours de Baudelaire introduisant Poe les propos novateurs sont déportés par les reliques d'une tradition et les querelles du moment – reliques encore si vénérées que ce sont elles que le lecteur choisit.

On pourrait croire que jusqu'à aujourd'hui la traduction de Baudelaire n'a pas cessé de triompher en tant que défense du poète inspiré et maudit. Pourtant elle a subi des éclipses déjà dans l'édition peu de temps après la mort du poète. D'autre part, même sans en venir, au début du siècle, aux commentaires de Paul Valéry qui élargissent la lecture de Poe, on note dès la fin du siècle dernier des critiques de l'éclairage baudelairien. Jules

Verne¹⁸ pense que l'écrivain « explique l'auteur américain à sa façon ». Mallarmé – encore qu'il accepte dans son ensemble la représentation baudelairienne de Poe – y voit « un suprême tableau à la Delacroix, moitié réel et moitié moral »¹⁹. L'épisode qui commence avec la première traduction par Mallarmé de poèmes de Poe (dans la *Renaissance artistique et littéraire*, juin 1872) est marquée par un renouvellement de la configuration de l'œuvre en français. Dans le court texte de Mallarmé intitulé « Sur Poe » (manuscrit retrouvé, sans date) le nom de Poe appelle une réflexion sur le processus de création poétique, les « puissants calculs et subtils » qui se font, « mystérieux exprès ». On sait en outre la fascination exercée sur Mallarmé par « Philosophy of Composition » et les autres textes théoriques. Le nom de Poe appelle un débat non plus sur le poète mais sur la poésie : sous le signe du corbeau, ce n'est plus le pélican ni l'albatros.

Enfin, même plus tôt, les préfaces de Baudelaire et sa traduction avaient été diversement interprétées (non critiquées, lues autrement). Verlaine, dans les articles qu'il écrivit sur Baudelaire dans *L'Art* (16 novembre 1865), précise qu'il a sous les yeux les deux préfaces de la belle traduction d'E. Poe, dont il cite des passages pour définir l'art poétique de Baudelaire – mais il ne lit que ce qu'il lui plaît. Il y voit une magnifique insulte non seulement aux « utilitaires », mais aussi aux « passionnistes » et aux « inspirés ». « L'inspiration, guitare qu'il serait temps aussi de reléguer parmi les vieilles lunes »²⁰. Ici encore on voit l'effet des glissements de sens dans le texte de Baudelaire.

L'étude de tous ces avatars pourrait mettre en lumière les différents niveaux d'aboutissement en France de ce texte étranger : l'œuvre de Poe, que ce soit dans la bibliothèque d'un poète, les conversations rue de Rome, les revues littéraires, les journaux, les livres très lus et dont tout le monde parle, qu'il s'agisse du texte original, des traductions, des préfaces, des manifestes. Le tableau est fait, pour chaque unité de la durée, de niveaux différents entrelacés.

Apparemment c'est la traduction d'une faible partie de l'œuvre qui parvient à se faire connaître au grand jour. Mais un constant courant de lecture de l'original, de traductions dépassant les limites de celle de Baudelaire, de ré-interprétation de la traduction de Baudelaire et de ses préfaces, souterrainement persiste. On peut considérer que le mouvement, qui se produit actuellement dans les milieux universitaires, de traduction des textes jusqu'ici inconnus en français, de relecture des textes déjà connus, mouvement qui peut-être aboutira à un ré-équilibre de l'œuvre de Poe en français, est une résurgence. Car le rôle de Poe en France par l'effet d'une traduction mythifiante abondamment représentée et visible n'a peut-être pas été plus grand que l'effet en dessous de traductions moins visibles et de lectures directes.

Une histoire donc des traductions françaises de l'œuvre d'un auteur, ici Poe, pourrait n'être ni une chronique scandaleuse, ni une histoire des héros mais, dans ce cas exemplaire, une description aiguë d'un phénomène : parmi l'ensemble de l'œuvre, une traduction, la traduction d'une partie de cette œuvre, choisie, traduite et/ou introduite de manière à jeter sur l'ensemble d'une œuvre dont le reste demeure peu connu une lumière partielle, parvient à s'imposer, à obstruer en quelque sorte le champ ouvert à la traduction par l'ensemble de l'œuvre. Quelles sont les modalités de cette prise de pouvoir, comment l'œuvre en traduction trouve-t-elle sa place (multiple) dans les débats qui agitent les milieux littéraires, du moment où elle paraît à nos jours?

L'enjeu étant une certaine idée de l'écriture et de la langue, cette histoire des traductions françaises d'un auteur étranger (particulièrement dans le cas de Poe)

montrerait le rôle de la traduction, des circonstances de cette traduction, dans les dérives successives d'un texte novateur, de ce moment capital du tournant du siècle jusqu'à nous. Elle serait donc aussi un élément d'une histoire de la poétique.

Notes :

1. Il s'agit chez Lemonnier d'un cas de piété filiale. Dans son ouvrage, il cite une lettre de Baudelaire à Sainte-Beuve – du 14 juin 1858 – dans laquelle le poète rappelle les termes des louanges faites à Loève-Weimars pour sa traduction d'Hoffmann : « Ne trouverai-je donc pas un brave qui en dira autant de moi? » dit Baudelaire. « Ce brave, le voici, ô Maître! » s'écrie Léon Lemonnier. L'anecdote – au demeurant fort émouvante – donne une idée de la démarche de ce dernier.
2. Southern Illinois University Press, 1957. Je lis partout l'éloge de cet ouvrage.
3. Klincksieck, 1978.
4. Ce sont les trois volumes bien connus et abondamment réédités : *Histoires extraordinaires*, *Nouvelles histoires extraordinaires* – lestés de deux préfaces, « Edgar Poe, sa vie et ses œuvres » et « Notes nouvelles sur Edgar Poe » – et *Histoires grotesques et sérieuses*.
5. Poésie-Gallimard.
6. Flammarion, 1972, puis Aubier-Montaigne, 1978.
7. *Préfaces et Marginalia*, traductions de J.-M. Maguin et Claude Richard, Alinéa, Aix-en-Provence, 1983. La traduction de Victor Orban, dans *Poèmes complets*, 1908 puis 1933, n'est plus disponible.
8. Auteur de nombreux articles sur Poe et la France, en particulier « Baudelaire et Edgar Poe : vue rétrospective », *Revue de littérature comparée*. 41^e année (avril-juin 1967), p. 180-194.
9. D. Appleton-Century Co., New York, 1941.
10. Voir la revue *L'Herne*.
11. Dans l'introduction aux *Poésies complètes* traduites par Gabriel Mourey.
12. Dans la suite de cet article, j'appelle ce texte de 1852, le « premier essai ».
13. C'est W. T. Bandy qui le découvrit en 1953.
14. *Edgar Allan Poe journaliste et critique*, p. 910.
15. Depuis en particulier l'ouvrage d'A. H. Quinn, cité plus haut.
16. *E. A. Poe journaliste et critique*, p. 898.
17. Edgar Poe était lui aussi grand compilateur devant l'Éternel.
18. « Edgar Poe et ses œuvres », *Musée des Familles*, 1864.
19. Mallarmé, *Œuvres complètes*, Pléiade, éd. Henri Mondor et G. Jean-Aubry, 1949, p. 226.
20. Verlaine, *Œuvres en prose complètes*, Pléiade, éd. Jacques Borel, 1972, p. 599.

Source : *Revue de littérature comparée*, vol. 63, n° 2, 1989, p. 189-196.